Document généré le 4 juil. 2025 05:03

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Un poète et son double. Jean Narrache - Émile Coderre

Richard Foisy

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73673ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Foisy, R. (2015). Un poète et son double. Jean Narrache - Émile Coderre. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *9*(2), 20–21.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Extraits de l'ouvrage à paraître en mai 2015 chez VLB Éditeur

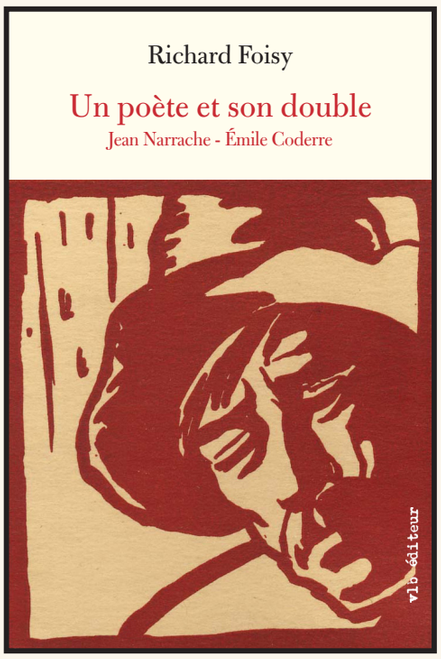
Richard Foisy

UN POÈTE ET SON DOUBLE JEAN NARRACHE - ÉMILE CODERRE

Une oeuvre autobiographique

Pour notre chance, Émile Coderre s'est beaucoup raconté, soit sous son vrai nom, soit sous son pseudonyme de Jean Narrache. Ainsi, cette biographie pourrait être une sorte d'« Émile Coderre par lui-même », nos références premières ayant été les textes de l'auteur sur sa propre vie. Partout, dans ses conférences, dans ses articles de journaux et de revues, dans ses séries et entrevues journalistiques et radiophoniques et dans les carnets intimes et agendas qui nous sont parvenus ainsi que dans sa correspondance, Émile Coderre y est allé de souvenirs personnels innombrables. Sans cesse, il a parlé de sa vie et aussi, en observateur sensible qu'il était, de la vie autour de lui et de ceux sur qui il avait choisi en particulier d'arrêter son regard, les démunis de la société.

Le besoin de se raconter, de s'épancher, de se confier au papier, de faire le bilan de ses expériences et d'en tirer les leçons qui s'imposent, bref, cette attirance pour l'introspection, Émile Coderre l'a ressentie très tôt, sur les bancs du collège où, dès l'âge de quinze ans, il tenait un journal personnel. À dix-sept ans, il débutait une correspondance intime avec son condisciple Alphonse Désilets (1888-1956), correspondance qui ne sera interrompue que par la mort de cet ami, quarante-cinq ans plus tard. L'habitude de tenir un journal et de maintenir les liens de la correspondance ne se relâchera guère tout au long de la vie d'Émile Coderre, s'amplifiant même au cours des années, selon les événements et au gré de la multiplication des amitiés littéraires, notamment avec Alfred DesRochers (1901-1978).



À partir du milieu des années 1930 et jusque dans les années 1960, c'est Jean Narrache – nom de plume désormais connu sinon célèbre – qui, dans les périodiques et sur les ondes de la radio, se fait le mémorialiste d'Émile Coderre. Il livre quantité d'anecdotes et de souvenirs de son enfance, de son adolescence et de sa prime jeunesse, mais des pans entiers de sa vie privée sont volontairement passés sous silence. Parfois, il y a des entorses à cette règle. Par exemple, dans sa chronique « J'parl' pour parler » de *La Patrie du dimanche,* c'est d'une façon habile et discrète que la présence dans la vie du couple Coderre d'une petite fille – non officiellement adoptée – est rendue publique au début des années 1940. C'est comme une page de son journal personnel que livre alors Jean Narrache. Il y en aura bien d'autres dans la même chronique.

Pour connaître sa vie de pharmacien et de voyageur de commerce, il faut se plonger dans la correspondance qu'il adressait à ses amis, grâce à laquelle nous pouvons le suivre à partir de son adolescence. Quelquefois, aussi, dans sa chronique « J'parl' pour parler » ou dans une page de *La Vie nicolétaine,* ou encore à la radio dans les monologues de ses *Rêveries* et de ses *Confidences* ou même dans certaines dramatiques, il détache un ou deux feuillets de sa vie personnelle.

Par ailleurs, dans ses récits – contes, romans ou nouvelles – qui se présentent sous les dehors de la fiction, nous découvrons, à force de recoupements avec d'autres sources, qu'Émile Coderre truffe ces œuvres d'imagination d'épisodes vécus que, bien souvent, il ne transpose que sommairement. Ces tentatives d'évasion par l'imaginaire romanesque s'avèrent autant de jalons d'une autobiographie à peine déguisée. A-t-il, un jour, l'idée d'un roman populiste signé Jean Narrache ? Aussitôt, la poussée irrépressible de ses souvenirs personnels le submerge et, ébauchant le plan de son roman, il se laisse emporter par un récit purement et simplement autobiographique. Une nouvelle comme *Jeanne Maury,* par exemple, contient, enfouis sous les apparences romanesques, bien des souvenirs de sa vie d'étudiant en pharmacie et du jeune amoureux qu'il fut autour de 1913.

Le réflexe mémorialiste accompagnera Émile Coderre jusqu'à la fin de ses jours. Il témoigne de l'emprise de la mémoire sur ce grand sensible dont un des mouvements les plus instinctifs est de jeter un long regard en arrière, de considérer le chemin parcouru, de faire son bilan, de peser ses joies, ses peines, ses réalisations, ses échecs.

[...]

Parler d'Émile Coderre, c'est toujours parler de quelqu'un d'autre, c'est-à-dire de Jean Narrache. S'intéresser à cette double vie, c'est partir à la découverte d'un écrivain multiforme et d'un homme doté d'une personnalité extrêmement attachante, faite de simplicité, de transparence et de sensibilité à fleur de peau ; c'est être captivé par une voix qui a l'étonnante singularité de ne pas savoir mentir, dont le timbre rend un accent de vérité immédiat et qui fait le charme de son œuvre. Tout ce qui relevait du fabriqué lui répugnait, toute pose littéraire lui était étrangère. Il exigeait le cœur sur la table, et, pour reprendre la formule de Cyrano de Bergerac qu'il citait si souvent, il s'appliquait à poser son âme à côté du papier et à la recopier.

Émile Coderre a plus d'une fois envisagé l'éventualité de sa biographie et sa postérité littéraire – mais sans trop y croire. Sur le ton de l'humour, il affirmait : « Je ne me leurre pas de l'idée qu'un jour, quelque jeune illuminé me redécouvrira et remettra mes vers en lumière. » D'avance, il avait désigné son biographe sous l'appellation de « chercheur de puces littéraires ». Mais loin de lui chercher des puces, fussent-elles littéraires, nous n'avons fait, au cours de ces années de recherche, que découvrir un être d'une probité humaine et littéraire exceptionnelle. De multiples critères peuvent certes faire varier l'évaluation d'une œuvre, mais celle d'Émile Coderre est comme l'homme qui l'a produite : plus on la découvre, plus on s'y attache.

Tout au long de cet ouvrage, c'est la couleur sépia de la mémoire d'Émile Coderre qui domine, avec ce côté un peu vieillot, toujours nostalgique du temps passé qui pèse si lourd sur ses frêles épaules. Mais, en dépit de tout ce qui aurait pu concourir à lui faire adopter l'attitude contraire, il ne s'est jamais empêché d'aimer la vie, comme il le disait aux auditeurs de ses *Rêveries* radiophoniques qu'il concluait toujours par ces mots : « J'aime ben la vie quand même j'en arrache ! »

L'art de manquer sa vie

« Un jour, j'écrirai le journal d'un raté. Et comme la vie a de ces ironies, ce sera mon succès ! » Voilà ce qu'Émile Coderre confiait en 1930 à Alfred DesRochers. Il avait alors trente-sept ans et considérait avoir « merveilleusement raté [sa] vie ». Moment de déprime passagère ? On peut en douter : à la veille de ses soixante-neuf ans, au moment de prendre sa retraite, son attitude n'avait pas varié : « En somme, j'ai raté ma vie. » [...]

Celui qui s'est voulu un jour le romancier de « la "bad luck" récurrente » ne changera donc guère sa vision de l'existence : « La vie est un contrat très mal fait dans lequel les obligations, les devoirs, les pénalités sont tous jetés sur le même côté ; c'est de plus, un contrat qu'on n'est pas libre d'accepter ou de refuser : on est forcé de l'accepter », écrivait-il en 1926 à son ami Désilets. Quarante ans après, il exprime la même idée à peu près dans les mêmes termes en parlant de « cette terrible sentence » qu'est notre venue en ce monde. Conclusion : « J'espère que je mourrai en pardonnant à mes parents de m'avoir mis au monde. »

Un mauvais départ dans la vie, quand il touche à la psychologie de l'enfance, lui imprime une tendance qu'il est difficile d'infléchir. Et ni l'amour enfin rencontré en la personne de Rose-Marie Tassé, ni le succès littéraire obtenu avec Quand j'parl' tout seul, ni la solide reconnaissance du milieu pharmaceutique n'y ont pu rien changer, sinon que de rendre cette existence tolérable. L'image de l'homme de douleur, imprimée une fois pour toutes au-dedans de soi, est indélébile.

Pour exprimer ce qu'il y avait de plus secret en lui et faire œuvre de création, Émile Coderre a dû emprunter la voix de Jean Narrache et celle du Vagabond, un ouvrier pauvre et un itinérant, autrement dit deux ratés – aux yeux de la société. Le rimeur Jean Narrache est plus pessimiste que le Vagabond prosateur : le premier est un citadin prisonnier du cercle vicieux de la misère et n'a de consolation que son épouse, tandis que le second, célibataire ou plutôt veuf, est un homme libre qui court les routes et récolte sa pitance avec ses contes et ses chansons. [...]

S'il n'a finalement pas écrit ce « journal d'un raté », Coderre en a disséminé les fragments tout au long des poésies de Jean Narrache et des proses du Vagabond, alternant la face sombre et la face ensoleillée d'un double lui-même dédoublé. Poète et prosateur, il a eu, auprès du public lecteur et audiophile, un succès indéniable. Il a donc admirablement réussi en littérature son « échec » dans la vie.

Chômage (poème inédit)

Paraît qu'c'est pas ros', les affaires !
Paraît qu'c'est un temps d'dépression,
que l'commerce est rendu à terre
pi qu'tout l'mond' perd leu position.

Y'en a ben qui parl'nt du chômage
comm' si ça v'nait d'être inventé.
Pour les quêteux manquer d'ouvrage
c'est sûr'ment pas un' nouveauté.

Y'en a ben qu'ont l'cul su' la paille
qu'avaient jamais manqué d'argent,
Y vont apprendr' pendant qu'i' braillent
c'que c'est que d'êtr' des pauverr' gens.

Les p'tits avocats qu'ont pu d'causes,
les p'tits docteurs qu'ont pus d'clients,
V'nez-y don' nous en dir' des choses
pour prouver qu'on est des feignants !

Hein ? mes vieux ! on manqu' de courage ?
On est sans cœur ? pi paresseux ?
Ben, trouvez-vous en don' d'l'ouvrage
puisque vous êt's si courageux !

Vous autr's, les p'tits messieurs d'la banque
au collet blanc pi au ling' fin,
À c't'heur' que vot' ouvrag' vous manque,
voyez c'que c'est que d'crever d'faim.

Pi, vous autr's, les agents d'immeubes,
les propriétair's exigeants
qui saisissaient nos pauverr' meubes,
c'est drôle hein ? d'pas avoir d'argent ?...

Ben non ! J'ai pas piquié d'vous autres !
Arrachez-z-en, band' de maudits !
« Ceux qu'ont d'la misèr', c'est d'leu faute »,
C'est vous autr's qui nous l'avez dit.

« [...] de les comprendre à les aimer, de les aimer à les plaindre et à vouloir parler pour eux, il n'y avait qu'un pas ». – Jean Narrache

Alors qu'il a relâché toute prétention sur « la langue des dieux » et qu'il se trouve vacant de tout projet littéraire, se livrant à des fantaisies rimées qu'il appelle des « poésies fugitives », Coderre, durant ses déplacements de commis voyageur, feuillette *Les Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus. Sur la page de faux titre du recueil, cette phrase en épigraphe l'arrête déjà : « Faire enfin dire quelque chose à Quelqu'Un qui serait le Pauvre, ce bon pauvre dont tout le monde parle et qui se tait toujours. Voilà ce que j'ai tenté. J. R. » Entreprise peu commune : faire parler le « bon pauvre qui se tait toujours ». Comme c'est vrai ! Quelle résonance ces mots trouvent en Coderre ! C'est toute son expérience de pharmacien sur le Plateau Mont-Royal et à Saint-Henri qui lui revient car, de ces bons pauvres, combien il en a connus, combien il en a servis à son comptoir, de combien d'entre eux n'a-t-il pas recueilli les confidences ! Sa position de pharmacien n'était-elle pas alors celle d'un témoin privilégié ?

Le pharmacien, par état, vit en contact quasi quotidien avec une bonne partie des gens de son quartier. Il devient vite leur ami et enfin leur confident. Il a tôt fait de partager leurs inquiétudes et leurs angoisses encore plus que leurs joies et leurs bonheurs... d'occasion comme dirait une illustre et grande romancière[1].

[...]

L'exergue des *Soliloques du Pauvre* est la formule magique qui fait remonter en Coderre un monde qu'il a quitté voilà tout juste un an mais qui s'étend sur une longue période de sa vie, allant de son premier emploi chez le docteur Nault, rue Sainte-Catherine, en 1912, en passant par la grippe espagnole de 1918 sur le Plateau Mont-Royal, pour aboutir aux officines du docteur Trempe en 1922-1924 à Saint-Henri, « où les riches et les gens simplement à l'aise étaient la grande exception[2] ». Il se souvient :

> J'ai recueilli des confidences, j'ai vu de pauvres gens essayer d'obtenir un peu de crédit pour acheter des remèdes à un enfant malade... quand ce n'était pas 25 sous pour aller manger ! [...] tout ce que j'ai vu... et *surtout entendu*, car ce sont ces conversations de pauvres gens qui m'ont profondément ému[3].

Il a vu défiler « toutes les nuances de la misère, de la pauvreté et de la déchéance physique et parfois même morale[4] ». L'étape de Saint-Henri fut la plus décisive, celle qui le mit en prise directe avec la pauvreté, qui était le lot de la majorité des habitants de ce quartier. Il explique :

> Je me mis à voir vivre de près tous ces ouvriers, à les voir vivre d'une existence précaire, faite de soucis, d'inquiétudes du lendemain, puis insensiblement, je me mis à étudier leur cœur, leur âme, à essayer de comprendre et d'expliquer leurs préjugés et leurs opinions[5].

Bientôt, les distances s'annulent et le spectateur entre dans le tableau pour en devenir un des personnages : « Lentement, lentement, ce fut comme une espèce d'envoûtement ; je me mis à vivre de leur vie[6]. » Bref, « de les comprendre à les aimer, de les aimer à les plaindre et à vouloir parler pour eux, il n'y avait qu'un pas[7]. »

1 Jean Narrache, « *Qui est Jean Narrache ?* », *Bonjour, les gars !*, poésies, Montréal, Les Éditions Fernand Pilon, 1948, p. 27-28. L'allusion renvoie à Gabrielle Roy dont le premier roman, *Bonheur d'occasion*, qui se déroule dans le quartier de Saint-Henri, a paru en 1945.

2 Émile Coderre, « Ce qu'est pour moi la poésie », *Archives des lettres canadiennes, tome IV*, « La poésie canadienne-française », Université d'Ottawa, Fides, 1969, p. 385.

3 Lucille Desparois, « En causant... avec Jean Narrache ! », Radiomonde, 9 mai 1942, p. 5. C'est Coderre qui souligne.

4 *Ibid.*

5 « Texte du discours de M. Coderre (suite et fin) », *La Vie nicolétaine*, novembre 1935, p. 90.

6 Émile Coderre, « Ce qu'est pour moi la poésie », *op. cit.* p. 385.

7 Jean Narrache, « Qui est Jean Narrache ? », *op. cit.*, p. 28.